Traduire au xiv^e siècle. Evrart de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V, éd. Joëlle Ducos et Michèle Goyens

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5249>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5249

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 503-505

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « *Traduire au xiv^e siècle. Evrart de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V*, éd. Joëlle Ducos et Michèle Goyens », *Studi Francesi* [En ligne], 180 (LX | III) | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5249> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5249>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Traduire au xiv^e siècle. Evrart de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V, éd. Joëlle Ducos et Michèle Goyens

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

Traduire au xiv^e siècle. Evrart de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V, Textes réunis par Joëlle Ducos et Michèle GOYENS, Paris, Honoré Champion, 2015, 511 pp.

- 1 Le sujet envisagé par ce recueil est ambitieux, dans la mesure où il se propose de faire le point sur un traducteur célèbre de la cour de Charles V, et en même temps de situer son activité au sein d'une problématique plus vaste, qui comprend entre autres des questions politiques, linguistiques, littéraires et scientifiques entre la fin du xiv^e et le début du xv^e siècle. C'est ce qui justifie une première partie intitulée «Sciences, savoir et royauté», où deux contributions envisagent des questions générales. Serge LUSIGNAN met d'abord l'accent sur le rôle qu'a joué l'Université de Paris dans la formation de savants capables de manier au même titre le latin et le français: c'est sans doute au sein même de l'Université que s'est forgé le français écrit utilisé par les notaires et par les traducteurs royaux (*Université, savoir et langue française*, pp. 19-39). Aux yeux de Christophe GRELLARD, en tant que commentateur d'Aristote dans les années 1340-1350, puis traducteur et glossateur entre 1370 et 1377, Nicole Oresme a participé autant à la réflexion sur la théorie de la connaissance et sur les pratiques scientifiques qu'à la diffusion du savoir auprès des laïcs (*Les mutations du savoir au xiv^e siècle: l'exemple de la théorie de la science de Nicole Oresme*, pp. 41-70).
- 2 La deuxième partie aborde plus précisément Evrart et son œuvre («Evrart de Conty»). Geneviève DUMAS et Lucie LAUMONIER se proposent d'enrichir le portrait d'Evrart en

élargissant l'enquête aux différents milieux qu'il a fréquentés et aux réseaux qu'il a pu établir: liens de famille à Amiens, sa ville natale, relations professionnelles à l'Université de Paris et à la cour de Charles V, alliances dans le milieu ecclésiastique enfin, autant de réseaux au sein desquels Evrart a certainement joué un rôle privilégié parmi les intellectuels de son temps (*Evrart de Conty: témoignages sur un intellectuel discret au tournant du xve siècle*, pp. 73-97). Dans une contribution approfondie et très pointue, Françoise GUICHARD-TESSON et Pieter DE LEEMANS essaient de déterminer quel manuscrit Evrart a utilisé pour sa traduction-commentaire des *Problemata* d'Aristote: malgré de grandes difficultés méthodologiques, dues entre autres à l'absence d'une édition critique de l'*Expositio* de Pietro d'Abano –, l'analyse de quelques passages semble bien indiquer qu'Evrart a pu se baser sur un manuscrit du groupe J, à savoir sur la version de Jean de Jandun (*Evrart de Conty et l'«expositeur» des «Problemata»: à la recherche des sources latines*, pp. 99-125). Dans un autre article à deux voix, Françoise GUICHARD-TESSON et Michèle GOYENS vérifient deux aspects de la production d'Evrart: elles vérifient d'abord l'apport de l'œuvre de Nicole Oresme, et en particulier du *De configurationibus qualitatum et motuum*, dans la traduction des *Problemata*, dans les *Eschés amoureux* et dans les *Eschez amoureux moralisés*; de nombreuses convergences permettent par ailleurs d'étayer l'attribution du poème à Evrart. Sur un autre plan, sa part de créativité lexicale peut efficacement se mesurer grâce au dépouillement systématique des données du DMF: Evrart pratiqua certainement la néologie, mais utilisa aussi largement la terminologie savante élaborée par ses devanciers et par quelques-uns de ses contemporains, parmi lesquels Oresme se signale une fois de plus (*Evrart de Conty et ses contemporains: polyphonie d'un discours encyclopédique*, pp. 127-179; en annexe, les 145 substantifs 'scientifiques' illustrant cette dernière question). L'intérêt lexical des traductions d'Evrart de Conty, et de celle des *Problemata* en particulier, n'est pas à démontrer: Sabine TITTEL examine d'abord la présence des mots relevant de la médecine dans deux répertoires majeurs (*Godefroy et DMF*) et propose un élargissement et une mise à jour de quelques lemmes (*veine mesaraïque, naturel, esperit de vie, animal*); surtout, elle souligne les rapports d'étroite interdépendance entre lexicographie et édition des textes (*Evrart de Conty et ses «Problèmes»: problèmes lexicographiques*, pp. 181-198). Alastair MINNIS s'interroge sur le commentaire aux *Eschez amoureux* et sur la tentative d'Evrart de concilier l'amour et la dimension 'économique' dérivée des *Æconomica* d'Aristote, traduits par Nicole Oresme vers 1370; sans qu'un rapport entre cette version d'Oresme et les *Eschez amoureux moralisés* soit établi, ni même nécessaire, le commentaire d'Evrart reflète certainement les préoccupations qui avaient été celles du règne de Charles V: le bien public d'une part, la langue française de l'autre (*Reconciling 'amour' and 'yconomique': Evrart de Conty's ambition as vernacular commentator*, pp. 199-221). Amandine MUSSOU analyse enfin les modalités d'insertion dans les *Eschés amoureux* des traductions des *Remedia amoris* et du *De regimine principum*; la fiction les attribue l'une et l'autre à Pallas, qui affiche une même volonté d'abrégier les textes sources, mais de fait le statut et le sens de ceux-ci est au moins partiellement infléchi: si l'œuvre ovidienne perd son ironie, le traité de Gilles de Rome se transforme en conseils de vie active qui ne s'adressent plus qu'aux princes ('*Car che seroit trop longue chose*': *Les traductions des «Remedia amoris» et du «De regimine principum» insérées dans «Les Eschés amoureux»*, pp. 223-241).

- 3 Les articles qui composent la troisième section, «Les autres traducteurs de la cour», fournissent un cadre précieux, dans la mesure où ils permettent de resituer l'activité

d'Evrart au sein du milieu intellectuel et culturel large. Deux contributions sont centrées sur Jean Daudin. Ludmilla EVDOKIMOVA (*Charles V dans le miroir des deux traductions de Jean Daudin*, pp. 245-265) compare la traduction de l'*Epistola consolatoria* de Vincent de Beauvais (1374) et celle du *De remediis* de Pétrarque (1378). Le traitement des sources latines, et plus en général savantes, semble la preuve d'une évolution profonde dans la vision du métier du traducteur et de son lecteur: à un Charles V encore éloigné de la culture savante en 1374 s'opposerait, quatre ans plus tard, un roi destiné à devenir un érudit. Sandrine HÉRICHÉ-PRADEAU (*La traduction du "De remediis utriusque fortunae" de Pétrarque par Jean Daudin: la rhétorique de la contrariété*, pp. 267-291) analyse quelques procédés utilisés pour exprimer la contrariété (éléments lexicaux, stylistiques et rhétoriques), en particulier au moment de changement de locuteur et des prises de parole de Raison: reprise de lemmes / sèmes, parallélismes antithétiques, structures chiasmiques. Sauf exception, S.H.-P. constate la volonté du traducteur de se maintenir au plus près du texte latin, même au prix d'une syntaxe parfois embarrassée. Trois précieuses annexes donnent l'ensemble des passages, latins et français, objet de commentaire. Trois autres contributions concernent un traducteur moins connu et parfois décrié: Jean Golein. Martine PAGAN (*Traduire? Adapter? Réécrire? Les "Conférences" de Jean Cassien pour Charles V: Le défi de Jean Golein*, pp. 293-312) s'attache à l'adaptation en français, que Jean Golein a produite sans doute avec des collaborateurs, des *Collationes* de Cassien (426, quelque 500 mss). Cette traduction (1370-1372), adressée à Charles V, roi très-chrétien, réputé pieux et chaste, revêt un grand intérêt, surtout lexicologique (cf. les listes en annexe). Conservées dans un manuscrit unique, copie de travail, les *Cronice ab origine mundi* (ante 1327) ont connu un succès restreint à la cour de France grâce à la traduction de Jean Golein (1373-1378: trois manuscrits princiers). Stéphanie AUBERT avance des hypothèses sur l'arrivée du texte à la cour, qui s'expliquerait dans le cadre des relations entre Paris et Burgos au XIV^e siècle, pour insister sur l'intérêt d'une chronique universalisante rédigée en latin, et sur la transformation de la figure royale française dans la traduction (*Les "Chroniques de Burgos", genèse d'une traduction à la cour de Charles V*, pp. 313-326). Outi MERISALO s'attache enfin à un texte latin anonyme, miroir du prince, transmis en deux versions: la traduction du *De informacione principum* est attribuée à Jean Golein dans trois manuscrits, dont un a appartenu à Charles V; l'étude des variantes lexicales significatives relevées dans ces trois copies prouve qu'il s'agit de variantes rédactionnelles, et non pas de copie, et montre, secondairement, la richesse du moyen français entre XIV^e et XV^e siècle (*Jean Golein, 'Clergonnet du roy': observations sur la traduction du "De informacione principum" attribuée à Golein*, pp. 327-336).

- 4 D'autres traductions rédigées dans la seconde moitié du XIV^e siècle complètent le panoramique dressé dans cette partie. Fleur VIGNERON compare les deux traductions françaises du traité d'agronomie de l'italien Pietro de' Crescenzi: l'une, anonyme, remonte à 1373 (conservée par 14 manuscrits, elle passera à l'imprimé), l'autre, due à un dominicain de Dijon, date de 1413 (manuscrit unique, copie inachevée); si la collation entre les deux textes révèle deux modalités différentes de traductions, leur intérêt tient surtout au passage au français d'un domaine du savoir – la technique agricole – jusqu'alors réservé au latin (*La traduction du "Liber ruralium commodorum" sous Charles V et la seconde version de frère Nicole*, pp. 337-350). Autre domaine dans lequel le français s'affirme lentement au Moyen Âge, l'astronomie: Stephen DÖRR étudie les définitions de *meridien*, *equinocial*, *cercle* et *orizon* dans l'*Introductoire d'astronomie* (ca

1270), le *Traité de la sphere* de Nicole Oresme (vers 1368), et le *Livre des eschez amoureux moralisés* d'Evrart de Conty (1400), ce qui lui permet de montrer comment la langue vulgaire a su trouver les mots nécessaires pour exprimer des concepts auparavant présentés uniquement en latin (*Les mots et les choses dans les textes astronomiques à la cour de Charles V*, pp. 351-360).

- 5 Un tel ouvrage ne pouvait pas manquer de faire le point sur «La librairie du Roi», titre de la quatrième et dernière section; elle comprend cinq articles. Marie-Hélène TESNIÈRE offre d'abord un parcours tripartite au sein de la célèbre bibliothèque royale: son institution en 1372, attestée dans les prologues des traductions réalisées cette année même, son organisation en trois chambres superposées, dont on a le reflet dans l'inventaire de 1380; d'autre part, par ses commandes, Charles V se fit aussi le promoteur d'une véritable politique de production du livre (*La librairie de Charles V: institution, organisation et politique du livre*, pp. 363-377). Jean-Patrice BOUDET offre un aperçu de la présence, dans les collections de Charles V, des œuvres d'astronomie/astrologie et des sciences rattachées. Cette section, répartie entre traductions françaises et œuvres en latin, comptait environ 165 volumes sur 910 (liste en annexe, tirée de l'inventaire de 1380), ce qui représente 18% du total; de tels chiffres, considérables, ne nous renseignent malheureusement guère sur l'usage que le roi peut avoir réellement fait de ce fonds (*La science des étoiles dans la librairie de Charles V*, pp. 379-401). Malgré d'indéniables progrès dans ce domaine, il demeure délicat d'établir des correspondances entre les volumes recensés dans l'inventaire de 1373-1380 et les manuscrits conservés. Anne-Françoise LEURQUIN-LABIE, Marie-Laure SAVOYE et Géraldine VEYSSEIRE s'attachent au cas de la *Legende dorée*, dont Charles V semble avoir possédé quelques copies: ce qui est certain, c'est qu'il a lui-même commandé le manuscrit aujourd'hui Mazarine 1729, qui contient la traduction de Jean de Vignay (*Les 'Légendes dorées' de Charles V: Jacques de Voragine et Jean de Vignay dans la librairie royale à la fin du XIV^e siècle*, pp. 403-434). L'article de Marie-Thérèse GOUSSET est consacré au manuscrit fr. 12562 de la BnF, copie unique du *Roman de la Dame à la licorne*, qui porte les armes de Blanche de Navarre: illustré de 130 enluminures, il conserve aussi les instructions pour le peintre. La main du même artiste se reconnaît dans quelques autres manuscrits réalisés entre 1350 et 1375 environ (*Un aspect de la production courante des enlumineurs parisiens sous le règne de Philippe VI de Valois et de Blanche de Navarre: l'exemple du Maître de la Dame à la licorne*, pp. 435-444). Céline VAN HOOREBEECK fait enfin le point sur les huit manuscrits de la bibliothèque de Charles V passés dans la librairie des ducs de Bourgogne et aujourd'hui conservés à la KBR; elle s'interroge aussi sur les modalités de passage d'une collection à l'autre – liens matrimoniaux, mais aussi achats à titre onéreux dont les comptes gardent la trace – et sur les motivations de ces acquisitions: intérêt bibliophilique pour certains manuscrits, intérêt pour les sujets traités dans d'autres cas, sans exclure une «dimension symbolique et mémorielle» (p. 459) chez un prince – Philippe le Bon – qui a toujours gardé conscience de ses origines dynastiques françaises (*De la librairie du Louvre à la librairie de Bourgogne*, pp. 445-460).
- 6 La bibliographie réunie aux pp. 461-495 (à laquelle s'ajoutent encore l'*Index des manuscrits cités* pp. 497-500, l'*Index des auteurs et traducteurs* pp. 501-503, et un *Index thématique* pp. 505-508) représente un complément richissime et essentiel à ce volume, qui constituera un apport incontournable non seulement sur Evrart de Conty, mais –

comme l'indique le sous-titre – sur l'ensemble de la vie intellectuelle à la cour du «sage roi Charles V».